



Actualité culturelle : L'Histoire au Présent

UNE HISTOIRE BUISSONNIÈRE

Quelques ouvrages qui balayent large, touchent à tout avec bonheur, et proposent des analyses ingénieuses et parfois surprenantes.

De la Renaissance demeure l'image, un tantinet frelatée, d'un monde heureux où l'on se débarrasse, enfin, des vieilles défroques médiévales. On puise dans l'Antiquité de quoi stimuler la curiosité et embrasser du neuf, la création est partout, et se forge, enfin, un homme nouveau. Il faut déchanter. Dans **Une autre histoire de la Renaissance**, Didier Le Fur, excellent historien à l'œuvre déjà riche, dégonfle la baudruche et dit, tout net, ce qu'ont vécu, ressenti et pensé la plupart des hommes de ce temps-là. Un moment d'une rare brutalité, où dès la fin du XV^{ème} siècle, Charles VIII, pour faire valoir ses droits sur Naples, met l'Italie à feu et à sang. Ce désir d'Italie, que la France partage avec d'autres - l'Aragon, bientôt l'Empire... - fera de la péninsule un champ clos que l'on dévaste avec une régularité d'horloge, au hasard des alliances et des «paix» éphémères. Le coût, pour des populations écrasées d'impôts, est exorbitant. Les résultats, peu convaincants. Après Pavie, qui voit François I^{er} prisonnier, les Français seront incapables d'entrer en Italie, ne serait-ce que pour un court moment. On regardera ailleurs. Si l'idée de croisade est toujours dans l'air du temps, la *Realpolitik* conduit le roi de France à s'allier au Grand Turc pour tenir la dragée haute à l'ennemi du moment : Charles Quint. On embarque même la Hongrie dans ce bateau-là, et en 1535, le premier ambassadeur français s'installe à Constantinople. Le début d'une politique durable. L'essentiel, pourtant, est ailleurs. Le regard ne se porte pas vers des lendemains qui chantent, mais sur ces temps paradisiaques d'avant la chute. Si les Français acceptent de se battre pour le roi, de verser leur sang et beaucoup d'écus, c'est qu'ils prenaient au sérieux une entreprise

salvatrice qui justifiait tous les sacrifices. Le retour à un âge d'or, sous un monarque universel, ce «dernier empereur» choisi par Dieu pour instaurer, partout, la paix. Une idée qui, dans le peuple, restera longtemps vivace. On est là très loin des poncifs habituels. Ce livre-là, très pensé, subtil, va au cœur des choses et dit un moment qui fut, tout entier, d'espérance déçue (*Éd. Perrin, 384 pages*).

Jean Tulard, incontournable historien de la Révolution et de l'Empire, qui a commencé sa carrière d'historien en dépouillant, entre autres, les archives de la police, nous revient avec un petit livre étonnant, **Le monde du crime sous Napoléon**. Étonnant parce que, après la montée du brigandage qui accompagne toute révolution, il était de bon ton de croire qu'un régime fort, assisté d'une police redoutable, avait rétabli l'ordre et la morale. La lecture des bulletins que Fouché, puis Savary, adressent chaque jour à l'Empereur nuance singulièrement le tableau. Si l'on frappe, souvent très fort, on attaque toujours les diligences, on terrorise les fermes isolées, les contrebandiers continuent de franchir cols et rivières. Déserteurs et réfractaires, au fil du temps, grossissent les rangs de la pègre. On fabrique de la fausse monnaie. Le blocus continental n'y est pas pour rien, qui engendre la pénurie de ces denrées exotiques dont on raffole. Le crime fleurit. Paris grouille d'escarpes et de chourineurs, de prostituées et des grinches. Policiers, gendarmes et douaniers rivalisent de zèle. Un petit livre singulier, sur l'envers de la gloire (*Éd. La librairie Vuibert, 288 pages*).

Le renseignement, depuis le fond des âges, a été, et demeure plus que jamais, un pôle majeur de la gestion d'un monde souvent violent, agité d'antagonismes, où la menace plane, que secouent ambitions et idéologies. Jamais il n'a cessé de fasciner. Les ouvrages, plus ou moins bien informés, se sont multipliés. Les écrivains se sont emparés, aussi, d'un sujet en or. Il devenait

urgent que de vrais spécialistes, répondant à une attente légitime, s'emparent de l'affaire et en disent, en connaissance de cause, ce qui peut l'être. Le monumental **Dictionnaire du renseignement**, que dirigent Hugues Moutouh et Jérôme Poirot, qui furent tous deux à des fonctions de responsabilité, y répond admirablement. Pour la première fois, des contributeurs vraiment compétents, dont certains sont encore en fonction et dont les identités sont évidemment masquées, rassemblent un nombre de données impressionnant, tout à la fois érudit et accessible. Si cette somme évoque des «affaires» ou des figures qui ont été, en leur temps célèbres - l'«Orchestre rouge», le Rainbow Warrior, les cinq de Cambridge, Farewell, Melnik et bien d'autres... - il s'attache surtout à démonter les mécanismes et procédures qui font l'efficacité d'un service. On passe ainsi du recrutement à la filature, de l'écoute à la géolocalisation, du cloisonnement à l'anticipation. En un moment de l'histoire où le danger s'insinue partout, où les pratiques artisanales rivalisent avec une course folle à la perfection technologique, où l'information n'est plus toujours d'origine humaine, on imagine combien la riposte doit s'adapter pour décrypter cet «ensemble de connaissances relatives à l'ennemi et à son pays» que décrivait Clausewitz. Cet ouvrage-là, doté d'un index solide, et surtout d'un répertoire des sigles et acronymes, qui tant fleurissent en ce milieu, est l'instrument qui manquait, riche et précis (*Éd. Perrin, 848 pages*).

«Malheur à l'homme par qui le scandale arrive.» Le mal est connu, et l'évangile selon Matthieu n'a cessé d'être malmené, de mille façons diverses et variées. La mondialisation, la puissance démultipliée des médias font que le scandale prolifère, suscitant en retour des paroxysmes de violence que chacun a en tête. Jean Claude Bologne, après avoir sondé le mariage, le sentiment amoureux, le couple, la pudeur ou le coup de foudre, nous offre une **Histoire du**



scandale qui a toutes les qualités de ses travaux précédents : érudition maîtrisée, rigueur, intelligence des sources, intuition, finesse et humour. De ce qui était, naguère, réservé à la sphère du religieux, on est assez vite passé à celle des principes moraux. Chaque moment de l'Histoire secrète ses valeurs propres. Avec la sacralisation du peuple, de l'art, de l'argent ou de la Nature, voire de l'enfant, on a étendu démesurément l'espace ouvert à la transgression. Avec elle s'est fait sentir, par réaction, l'urgence d'une saine provocation. Le moment n'était-il pas venu, tout à la fois politique et social, de briser des statues, d'exposer sa nudité, d'écraser l'Infâme ? Avec les échos prévisibles, chaque scandale chassant l'autre, en une spirale infernale où la raison s'égaré. Au moins, parfois, peut-il être «utile», en désaseptisant la vie, en ouvrant d'autres espaces, en désengourdissant les esprits. Un petit ouvrage précieux (Éd. **Albin Michel**, 304 pages).

On est loin de se douter qu'un sport aussi gangrené par l'argent que le football a pu être, et est encore, un moyen puissant d'émancipation et de résilience sociale, mais aussi une authentique contre-culture. À l'encontre de bien d'autres sports, le football nécessite fort peu d'investissement financier, des terrains ou des ballons souvent rudimentaires, ses règles sont simples et, au bout du bout, s'impose une intrigue à forte intensité dramatique, apte à soulever les passions. C'est ce sport-là dont le journaliste Michaël Correia, dans **Une histoire populaire du football**, suit les origines, les développements et l'étonnant impact. Né dans l'Angleterre de l'ère industrielle, il est pratiqué aussi bien dans le monde ouvrier que dans la prestigieuse école d'Harrow. Ouvert très tôt aux femmes, il est un moyen simple mais efficace d'affirmation identitaire, mais aussi politique. Jusqu'au paradoxe. Si, en France, les municipalités communistes entourent leurs équipes de tous les soins, les tribunes du stade Dynamo de Moscou sont l'un des rares espaces publics où il soit possible de se soustraire à la surveillance de la police politique. Partout où la liberté est précaire, le football est un formidable exutoire, et incarne la résistance. De l'Amérique latine à la Palestine, de l'Afrique du Sud à l'Italie, le ballon rond crée, aussi, du

politique. À Milan ou à Istanbul, les supporters «ultras» enflamment les stades. Les hooligans, tôt noyautés par les partis de droite extrême, deviennent une plaie. Dans l'Allemagne des années 90 il est le porte-parole de ceux qui s'insurgent contre les néo-nazis. Son rôle sera décisif lors des «printemps arabes», sur la place Tahrir en 2011, sur la place Taksim deux ans plus tard. Cet ouvrage étonnant, très nourri, fait le tour d'un phénomène unique, tout à la fois généreux et subversif, avec les mots qu'il faut (Éd. **La Découverte**, coll. **Cahiers libres**, 416 pages, ill.).

Officier devenu historien, Jacques Hillairet, mort presque centenaire en 1986, était sans doute le meilleur spécialiste de Paris. On lui doit un monumental *Dictionnaire historique des rues de Paris*, en deux volumes, que les amateurs s'arrachent à prix d'or. Plus accessible, et aujourd'hui réédité, ce **Connaissance du Vieux Paris** ravira tout le monde, y compris le provincial. C'est, après quelques généralités nécessaires, une promenade intelligente dans tous les quartiers de la capitale sur ses deux rives, et ses îles, de la Bastille au faubourg Saint-Antoine, du parvis Notre-Dame à la plaine de Grenelle. Intelligente parce que l'historien ne dit pas seulement les caractéristiques d'espaces très typés, en dit les origines, le rayonnement, et les mille petits faits qui l'illustrent. Il s'égaré aussi vers des «villages» annexés en 1860 – Ivry, Vaugirard, Auteuil, Montmartre, les Batignolles, Belleville, Charonne ou Bercy -, lorsqu'éclate l'enceinte des Fermiers Généraux. Tout cela explique non seulement ce qu'est devenu Paris au fil du temps, mais les étapes d'un lent mûrissement. Tout cela au prix d'un travail inégalé sur l'origine de bien des toponymes – on apprendra, par exemple, que la rue Mouffetard doit son nom aux «moffettes», odeurs putrides qui montaient de la Bièvre... -, qui furent les hôtes de tel numéro de telle rue, et ce qui se passa là, un jour, et qu'on avait oublié. Un formidable voyage (Éd. **Payot**, 816 pages, 250 gravures).

Pierre AUBÉ